

Source	<i>Le français aujourd'hui</i> n°193
Date	Février 2016
Signé par	Pierre Bruno

Les éditions Rue d'Ulm ont publié en 2015 *Jeunesse et classes sociales*¹, un recueil d'articles du sociologue Jean-Claude Chamboredon parus initialement entre 1966 et 1991.

La question des différenciations et hiérarchisations sociales de la jeunesse se pose avec une acuité particulière aujourd'hui où le poids de cette variable peut-être de plus en plus relativisé. La courte histoire des enquêtes sur les pratiques culturelles de la jeunesse, témoigne sur une dizaine d'années d'un changement de paradigme radical. À un modèle structuraliste, centré sur les hiérarchies culturelles et leur relation avec le maintien ou l'évolution des structures sociales, se substitue progressivement un modèle centré sur l'individu, ses évolutions, ses identités (avec un poids croissant accordé au poids du genre) qui écarte de son champ d'étude le lien potentiel entre inégalités culturelles, inégalités scolaires et inégalités sociales.

La difficulté de penser la relation entre jeunes et classes sociales se retrouve aussi dans le discours politique qui peine parfois à concilier jeunesse sociologique et jeunesse symbolique. La jeunesse symbolique a été frappée par les attentats de novembre dernier et célébrée par le président de la République (« Ces hommes, ces femmes étaient la jeunesse de France, la jeunesse d'un peuple libre qui chérit la culture »)² même si les victimes, pour beaucoup trentenaires et professionnellement insérées, correspondent peu à la jeunesse telle qu'elle a pu être définie traditionnellement. Une autre jeunesse, moins urbaine, plus populaire, est devenue visible quelques semaines plus tard lors des élections régionales par son abstention ou son vote en faveur du Front national. Cette difficulté à penser la jeunesse dans sa diversité, ses inégalités et, pour une large part, son invisibilité, a été d'ailleurs relevée par E. Todd :

L'une des choses qui m'a le plus tristement impressionné le 13 novembre dernier, lors de ces attentats horribles, c'est justement la vision que la classe politique et les médias ont alors donnée de la jeunesse française. D'un côté les jeunes terroristes déments, barbares, islamisés jusqu'au fond des yeux, etc. De l'autre, des jeunes tout de jovialité, parfaitement sains, et radieux, sirotant des bières à la terrasse des bistrotts. Alors qu'on a aujourd'hui toutes les statistiques en mains sur les difficultés effarantes à entrer dans la vie adulte pour les jeunes, la baisse de leurs revenus, leurs taux d'emploi misérables, les stages sous-payés voire non payés. Être jeune en France, ce n'est pas juste siroter un demi en terrasse. Cette vision-là, c'est typiquement celle d'une société âgée qui a des problèmes de prostate.³

Une contribution à la sociologie moderne de la jeunesse

¹ J.-C. Chamboredon, *Jeunesse et classes sociales*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, coll. « Sciences sociales », 2015, (édition de Paul Pasquali ; préface de Florence Weber).

² É. Cazi et D. Revault d'Allonnes, « François Hollande aux Invalides : "Ils étaient la jeunesse de France" », *Le Monde.fr*, 26/11/2015, <http://www.lemonde.fr/attaques-a-paris/article/2015/11/26/hommage-aux-invalides-pour-les-victimes-des-attentats_4818546_4809495.html#RIRvPRp3F9QhVAb8.999>.

³ A. Lancelin, « Emmanuel Todd : "La France n'est plus dans l'histoire" », *BIBLIOBS*, 23/03/2016, <<http://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20160323.OBS7006/exclusif-emmanuel-todd-la-france-n-est-plus-dans-l-histoire.html>>.

Les articles les plus récents peuvent apparaître moins intéressants non pas par une qualité moindre, mais parce qu'ils traitent de questions aujourd'hui bien développées par ailleurs. On trouve là des contributions sur l'évolution des définitions de la jeunesse, sur son allongement (lié à la massification de l'enseignement secondaire et supérieur, ainsi qu'à une entrée de plus en plus problématique sur le marché du travail) comme sur la mise en concurrence, au sein du système scolaire, de visions socialement divergentes de cet âge de la vie. Citons, pour mémoire, quelques idées comme le poids des « classements » ou « lutte des classements » dans la définition des identités (et cela vaut aussi pour le « sexe » ou genre) et le rôle croissant de l'école dans la constitution des identités juvéniles, aux dépens par exemple des modèles professionnels :

Une tranche d'âge socialement définie et cristallisée en classe d'âge fonctionne ainsi comme un marché et une sphère d'action ouverte à la compétence d'agents de socialisation qualifiés et définis par la correspondance avec cette tranche d'âge. [...] C'est dans le système de ces agents de socialisation que s'inscrivent les définitions sociales de la jeunesse. C'est le conflit des compétences et la concurrence de ces agents qui fait la variation de ces définitions sociales de la jeunesse. (*Ibid.* : 204)

La fin de l'idée du métier stable, exercé à vie, fondement d'une condition durable, viagère, entraîne aussi un déplacement d'accent de la profession à la formation sans finalité professionnelle trop nettement caractérisée : c'est le niveau de qualification (« bac +2 », « bac +3 », etc.) plus que le profil professionnel précis (mécanicien, aide-programmeur, etc.) qui fait l'identité sociale. (*Ibid.* : 203)

Les bases inexploitées d'une approche distinctive des cultures jeunes

Les travaux plus anciens présentent un double intérêt. Le premier est tout d'abord d'éviter de « banaliser » le présent, de ne plus voir certaines évolutions, pourtant majeures, ou d'en mesurer pleinement les conséquences, de s'accoutumer à des états de fait, à des injustices qui, pour avoir reculé en partie (droit des femmes) ou pour être moins immédiatement visibles (inégalités territoriales), n'en restent pas moins prégnantes. L'étude *La Société française et sa jeunesse* (p. 43-60), publiée initialement en 1966, a le mérite de nous rappeler ce que fut le poids des discriminations liées au genre dans une société où les femmes venaient tout juste d'acquérir des droits fondamentaux (accès à l'emploi, liberté de disposer de ses revenus...) et où leur statut, malgré une scolarisation croissante, restait encore marqué par leur mariage à venir. De même, cette étude rappelle le lien souvent négligé entre l'émergence de la « jeunesse » et l'urbanisation du pays, marqué alors par la question de l'exode rural, ce qui peut expliquer la rareté des études sur les jeunes rurales comme sur leur faible reconnaissance politique et symbolique.

L'autre intérêt est, comme le rappelle le titre du volume, de penser les catégorisations juvéniles au prisme des inégalités « de classes ». C'est-à-dire d'un système où, d'une part, les hiérarchies sociales ne sont ni niées ni réduites à une simple inégalité des chances et où, d'autre part, les inégalités sociales, scolaires et culturelles restent fortement imbriquées même si les modalités de leurs interactions peuvent évoluer au fil du temps.

L'étude de J.-C. Chamboredon rappelle que loin de se caractériser par une « nature définie par le caprice et le loisir » (*Ibid.* : 51), l'adolescence est une construction sociale qui a d'autant plus de chance de se diffuser dans certaines « classes » (petits artisans, commerçants...) ou, plus précisément dans les publics bénéficiant de la massification de

l'enseignement secondaire (il serait intéressant de voir si cela peut être transposé à l'époque actuelle avec les nouveaux publics scolaires).

Le prolongement général de la scolarité permet à un plus grand nombre de jeunes d'expérimenter une transition réglée entre la jeunesse et la maturité. [...] Il va de soi que cette expérience n'est pas également possible pour tous les jeunes gens de tous les milieux et qu'elle dépend du destin scolaire lié à l'origine sociale. (*Ibid.* : 45-46)

Le lien ainsi établi entre origine sociale, perspective scolaire et modernité culturelle, permet de mettre à mal certains discours déclinistes sur l'abrutissement actuel de la jeunesse, d'autant que, comme le rappelle le sociologue, l'engouement pour des pratiques ou des biens « futiles », « inutiles » ne signifie pas que les jeunes soient dupes de ce système.

L'obsession de la mode, la peur de se laisser dépasser par le goût du jour [résulte] moins, semble-t-il, d'une extension du pouvoir du groupe des pairs et des instances qui s'en réclament que de l'inquiétude de nouveaux venus à l'adolescence, incertains d'en détenir les manières et enclins à suivre avec le dernier zèle toutes les fantaisies qui leur sont proposées. (*Ibid.* : 50)

Il est aussi intéressant d'observer que l'adolescence, ainsi pensée, n'est pas seulement une manière différenciée de vivre une même tranche d'âge, elle peut-être aussi un moyen de hiérarchiser, de « distinguer » ces publics pouvant par-là légitimer par leur modernisation, les logiques de reproduction des inégalités. On peut regretter que cette idée, exprimée dès le milieu des années 1960, n'ait pas été mieux exploitée par la suite.

Les différences radicales entre modes de vie rendaient sans doute impossible auparavant l'idée même qu'il put exister quelque chose de commun à tous les adolescents. Au contraire, de nos jours, tout se passe comme si un terrain de confrontation était donné à l'ensemble des jeunes, qui sont mis en position de se distinguer et de percevoir leurs différences parce qu'ils cèdent inégalement à des modes qui les sollicitent tous, de sorte que, paradoxalement, la diffusion des modèles adolescents est l'occasion d'une mise en évidence des différences. (*Ibid.* : 57)

Nostalgie...

L'ouvrage présente un autre intérêt qui, pour ne pas être exclusivement scientifique, n'en est pas moins important aujourd'hui.

Deux des études, « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement » (1970) et « La délinquance juvénile, essai de construction d'objet » (1971), réalisées sur le grand ensemble d'Antony-Massy (alors le plus peuplé de France après Sarcelles), traitent pour beaucoup de la question de la coexistence de populations et de jeunesse différenciées. Loin de rapprocher les individus et de favoriser l'émergence d'un nouveau « vivre ensemble » comme avaient pu l'espérer certains politiques et urbanistes, ces grands ensembles accentuent les tensions entre groupes. D'autant que, comme le montrent les études du sociologue, par-delà la question des classes ouvrière et moyenne, les modalités d'attribution des logements peuvent privilégier des populations spécifiques encore plus différenciées : fraction inférieure de la classe ouvrière (« cas sociaux »), cadres et employés à niveau de qualification élevée. Plus encore, les grands ensembles sont non seulement un lieu de cohabitation entre des populations différentes mais aussi un lieu de création ou du moins de reconnaissance de nouvelles populations « à problèmes » :

Constituée par le rassemblement en un même lieu et par les mécanismes de sélection qui ont accusé les ressemblances internes, cette catégorie prend une existence dans la perception sociale. Ce qui, ailleurs, serait poussière de cas sociaux perçus chacun isolément devient une catégorie qui pose un problème social, une population dont on peut tracer le portrait moral et recenser toutes les caractéristiques. (*Ibid.* : 83)

Les questions soulevées par les jeunes de ces grands ensembles restent fortement marquées par ce qui est à la fois leur distance et leur proximité sociales. L'étude montre bien l'existence de formes différenciées de la délinquance juvénile selon l'origine sociale : la délinquance des jeunes issus des classes moyennes se caractérise par des délits différents, un moindre taux de récidives et une situation fréquente de rupture familiale. Une étude plus fine semble montrer que la délinquance serait plus le fait des fractions inférieures de chaque classe. De plus, l'hétérogénéité de la population accroît le taux de délinquance.

N'étant pas spécialiste de ces questions je laisserai le lecteur se reporter à des travaux plus récents susceptibles d'infirmes, de confirmer ou d'affiner ces observations. Je remarquerai juste que la lecture de ces textes a le mérite de nous rappeler ce que fut vraiment la France heureuse d'avant Mai 68, une France où, curieusement, d'après les témoins de l'époque, se posaient déjà certaines questions en des termes qui font « étrangement » écho à ceux d'aujourd'hui :

Ils font des bêtises à la sortie du cinéma, ils sont agressifs, provoquent des bagarres dans les environs du cinéma ; on va sonner dans un pavillon, on attend que la personne sorte pour l'insulter. (*Ibid.* : 107)

Dans la cité d'urgence il n'y a pas tellement de délits... La police n'intervient que lorsqu'il y a une énorme affaire ; de même pour les bidonvilles. (*Ibid.* : 102)

Les gens ne viennent pas toujours porter plainte : pour de petites bricoles comme des pneus crevés, les gens savent qu'on ne retrouvera pas et ils viennent pas nous le dire. (*Ibid.* : 102)

Il y a plusieurs catégories de garçons, les biens, qu'on ne voit pas, et les autres, la racaille... Ils traînent jusqu'à minuit, 1 heure du matin, ils volent les voitures... ils ne travaillent pas, pensez-vous ? (*Ibid.* : 81)